



On est dans la danse...dansons ! "Quadrille" de Sacha Guitry

Olivier Bara

► To cite this version:

Olivier Bara. On est dans la danse...dansons ! "Quadrille" de Sacha Guitry. L'avant scène théâtre , 2012, 1315, pp.81-82. hal-00914291

HAL Id: hal-00914291

<https://hal.science/hal-00914291>

Submitted on 5 Dec 2013

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« On est dans la danse... dansons ! »
Quadrille de Sacha Guitry

Une comédienne du Gymnase et le rédacteur en chef d'un grand quotidien, couple que menace la double intrusion d'une journaliste indépendante, pigiste au *New York Herald*, et d'un acteur de cinéma bientôt attiré par les sirènes d'Hollywood : tous les ingrédients d'un vaudeville *moderne* sont réunis par Guitry dans *Quadrille*. Il faut bien renouveler, en 1937, la matrice vaudevillesque, usée à force d'être inusable : ajoutons donc une touche de « glamour » (le beau Carl sorti de son affiche de cinéma, la femme libre en tenue de golf) et un soupçon d'audace morale – un couple non marié, un chassé-croisé érotique, un réassortiment des couples initiaux (la journaliste avec le journaliste, la comédienne avec l'acteur). La vitesse aussi fait partie de cette *modernité* que doit capter la comédie, en ces années 30 où l'automobile a raccourci le temps et les distances. Dans *Quadrille*, l'impulsion est d'abord donnée par l'incessant jaillissement des bons mots, par le feu roulant des traits d'esprit. « On ne compte plus ses mariages : on compte ses divorces... ». « C'est une grande erreur de croire que, parce qu'on est cocu, on a droit instantanément aux femmes des autres ». « Et comme elle s'est ratée en voulant se tuer, elle est capable de se tuer en voulant se rater ! ». Traits légèrement misogynes débités à toute allure dans ce *Così fan tutte* bien français (« vous êtes toutes pareilles »), comédie des amants que n'empoignerait pas la mélancolie mozartienne.

Et si tout était plus subtil ? Car les bons mots, fondements d'un rire de connivence amusée, laissent poindre la possibilité de la douleur. Souffrance de n'être pas beau, crainte de vieillir, peur de la solitude, tressaillements de la conscience écartés d'une seule réplique (« si j'avais été aussi beau que lui il y a vingt ans, je le serais déjà tellement moins que j'en aurais bien de la peine »). Perce dans *Quadrille* l'éthique de Guitry, élevée au stade d'une *esthétique* de l'existence : seul le rire rend hommage à la vérité de la vie – et « ceux qui la prennent trop au sérieux n'en sont pas dignes ». Ainsi apprend-on à mourir en déclarant à chacun de ses amants que l'on prononcera son seul nom en expirant... « Truquez-la donc un peu », demande Philippe : la photographie à la une du journal ? oui, mais aussi l'existence, puisqu'elle n'a pas plus de vérité qu'une comédie.

Tel est le point où la forme de la pièce acquiert force de morale. La forme de *Quadrille* qu'est-elle, sinon - le titre le dit - celle d'une chorégraphie : ronde de la vie, danse et contre-danse, élégante libération des corps dans l'espace unique de la scène. Le décor vaudevillesque, ce rectangle du salon dans lequel trois portes font entrer les acteurs-danseurs, génère le mouvement et renouvelle la configuration des couples en scène. Le couple Philippe-Claudine ouvre et ferme le quadrille, au terme duquel ils ont appris à se connaître – « Je ne vous reconnaissais pas », disait Philippe en ouverture. Entre cette double évolution du couple premier, d'autres pas de deux s'élaborent, voire des évolutions à trois, autant de reconfigurations du ballet (autant de possibilités amoureuses) qu'esquisse le texte didascalique : « Tous trois se saluent et Carl va rester seul », « Carl paraît avec Paulette », « Elles sortent toutes deux », « Elles sont toutes les deux », « Carl et Claudine vont vers la porte », « Elle sort comme une folle. Il est déjà sorti ». Les mouvements gagnent même en complexité, quand les domestiques (dont une femme de chambre lectrice de George Sand) entrent dans la ronde scénique pour quelque contre-contre-danse burlesque, ou lorsque le téléphone convoque un corps absent, maintenu dans le hors-scène, fantôme qui imprime pourtant sa marque pantomimique sur le personnage présent dans l'espace visible du théâtre.

Sans doute est-ce dans cet art du déplacement millimétré que Guitry rend au vaudeville sa jeunesse, sa puissance de séduction, son éloquence. N'en fait-il pas la théorie au premier tableau de l'acte IV avec ce « peu qui change tout » - art de faire passer par *enchantement* du drame à la bouffonnerie, de faire passer le drame *sous* la bouffonnerie ? Un

art aussi simple, aussi fin qu'un papier de soie que l'on froisse bruyamment auprès du lit d'une fausse suicidée.

Olivier Bara